



DEBATS • ENQUÊTES IDÉES

Faut-il en finir avec la nature ? La question qui divise les penseurs de l'écologie

Par Youness Bousseina

Publié le 06 décembre 2025 à 06h00, modifié le 06 décembre 2025 à 11h23

Lecture 10 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

Lire plus tard



ENQUÊTE | **Le débat est vif, voire explosif. Certains intellectuels veulent enterrer l'idée de nature : nous sommes tous des vivants. D'autres ont besoin de la penser comme une extériorité pour la protéger. Retour sur des enjeux théoriques aux implications très concrètes – et politiques.**

Les mots manquent parfois. Par exemple, pour qualifier l'étonnante éruption qui s'est produite à Rome, en 1992. A Pigneto, quartier populaire derrière la gare de Termini dont Pier Paolo Pasolini fixait la misère dans *Accattone* (1961), le terrain de la plus grande usine privée de Rome aurait dû devenir aussi le plus grand centre commercial de la ville. Mais les travaux ont percé la nappe phréatique dans laquelle puisait depuis des décennies la fabrique de soie artificielle. Aussitôt, un étang s'est formé, un mouvement militant s'est créé, et le Lago Bullicante est né.

Trois décennies plus tard, le lac et son grand parc font figure de poumon au cœur de Rome. Sur place, on utilise un joli mot d'italien pour qualifier ce retour d'eau, d'arbres et d'animaux inattendu pour ce quartier habité au béton et à la spéculation immobilière : on parle d'*insorgenza*. Un terme qui signifie à la fois « résurgence » et « insurrection ».

La langue française ne dispose pas de cette nuance pour qualifier cette irruption qui passionne d'autant plus une poignée de chercheurs à travers l'Europe qu'elle s'inscrit dans une constellation de résurgences similaires, du marais Wiels de Bruxelles au lac Vacaresti de Bucarest et à la carrière Liban de Cracovie, en Pologne. Au-delà du lexique, c'est une question philosophique que posent à leurs yeux le Lago Bullicante et son parc, où s'hybrident végétaux et squelettes industriels, car ils brouillent les cartes établies : sont-ils naturels ou artificiels ? Domestiques ou sauvages ?

Occident industriel

Ces lieux inattendus désaxent les catégories, nourrissant un débat actuellement brûlant chez les penseurs de l'écologie sur un problème pourtant aussi vieux qu'Aristote : quelle est la nature de la nature ? La question a l'air théorique, mais la réponse est pratique – et surtout politique. Car la conception de ce qu'est la nature oriente la manière de la préserver : faut-il laisser ces espaces laissés vierges comme des sanctuaires, ou en faire des lieux de vie dans lesquels l'humain prend aussi sa place ?

Ces enjeux occupent une bonne part de l'actualité éditoriale. Rien que depuis la rentrée, on recense un essai polémique signé par le chercheur Fabrice Flipo, *Les Ecologistes sans la nature ? Le faux ami Bruno Latour* (Textuel, 160 pages, 17,90 euros), ainsi qu'une *Méditation sur le concept de nature* (Climats, 208 pages, 21 euros), où Alain Badiou enfle le veston de professeur de philosophie en revenant à l'énigme essentielle : « *Peut-on réellement définir la nature ?* » A laquelle on pourrait en ajouter une autre : faut-il en finir avec elle ? Car ici se trouve le noeud qui divise fondamentalement, et parfois violemment, les courants actuels de l'écologie. De chaque côté de la ligne de partage se côtoient deux mouvances intellectuelles distinctes.

C'est au tournant des années 2000 que s'organise une première constellation marquée par deux grandes figures, le philosophe Bruno Latour (1947-2022) et l'anthropologue Philippe Descola. En 2005, ce dernier publie *Par-delà nature et culture* (Gallimard), un ouvrage appelé à devenir incontournable en raison d'une thèse qui a fait date : le partage entre nature et culture n'a rien d'universel ni d'immuable.

Il s'agit simplement d'une manière de concevoir les êtres, spécifique à l'Occident moderne, autrement dit d'une « ontologie » singulière. *Par-delà nature et culture* conduit aussitôt à identifier ce « *naturalisme* » occidental comme le fondement d'une coupure, d'un dualisme entre la sphère humaine, d'un côté, et une nature conçue comme extérieure, de l'autre, censée être dépourvue de sensibilité et de conscience. L'hypothèse est anthropologique, mais son corollaire est politique : c'est cette conception d'une nature mécanique, vidée de toute dimension spirituelle, qui aurait rendu possible l'avènement d'un Occident industriel et colonial détruisant massivement son environnement.

Dépasser ce dualisme pour penser le « *nouveau régime climatique* » a été la préoccupation de Bruno Latour. « *Ce que nous regroupions sous le nom de nature quitte l'arrière-plan et monte sur scène. L'air, les océans, les glaciers, le climat, tout ce que nous avons rendu instable, interagit avec nous. Nous sommes entrés dans la géohistoire* », avançait-il dans *Face à Gaïa* (La Découverte, 2015). A l'heure de l'anthropocène, cette ère où l'emprise humaine est devenue planétaire, la « nature » ne semblerait plus qu'un concept toxique, charriant avec lui des siècles de mépris et de destruction du vivant. « *La crise de nos relations au vivant est une crise de la sensibilité* », précisément causée par ce grand partage entre notre société humaine et une nature dévaluée, assénait le philosophe Baptiste Morizot en ouverture de *Manières d'être vivant* (Actes Sud, 2020), livre emblématique d'une « pensée du vivant » née dans le giron de Bruno Latour.

Lignée écomarxiste

En quelques années, la galaxie incarnée par Philippe Descola, Bruno Latour et Baptiste Morizot, mais aussi une nuée d'autres figures de premier plan, comme la philosophe Vinciane Despret et l'anthropologue Nastassja Martin, a acquis une audience colossale. Jusqu'à enterrer le concept de nature. Ou presque, car depuis quelque temps s'accumulent les livres qui défendent la notion, à l'image de *Pour ne pas en finir avec la nature. Question d'un philosophe à l'anthropologue Philippe Descola* (Agone), que signait le philosophe Patrick Dupouey en 2024.

Ces ouvrages sont volontiers polémiques, parfois pamphlétaires. Ainsi du récent *La nature existe* (L'Echappée, 128 pages, 17 euros), des philosophes technocritiques Michel Blay et Renaud García, accusant le « *descolatisme* » (remise en cause du concept de nature) d'œuvrer à une « *écologie sans nature* ». Celle-ci convergerait avec la façon dont la science et le progrès « *effacent la distinction entre le naturel et l'artificiel* ». Une défense de la nature qui va jusqu'à un propos diabolisant toutes les techniques de « *reproduction artificielle* », jusqu'à la procréation médicale assistée...

Cette ligne « technocritique » n'est pas celle des autres tenants de l'idée de nature que sont les marxistes. Eux n'ont rien contre la technique ou l'artifice – au contraire. « *Les critiques écologiques, féministes et décoloniales du concept de nature ont constitué des gestes décisifs pour remettre en cause les usages réactionnaires du prétendu "ordre naturel"* », se réjouit Paul Guillaibert. Ce dernier incarne une lignée nommée « écomarxisme », qui a émergé dans la nouvelle gauche américaine à la fin des années 1980 autour de la revue *Capitalism Nature Socialism*, et qui a exploité les potentialités écologiques de la pensée de Karl Marx (1818-1883). Si cette tradition est marquée par le productivisme industriel – qu'il s'agirait de détourner pour réaliser une abondance au service de tous –, une génération d'intellectuels s'efforce de penser une sortie du capitalisme qui libère aussi la nature. Mais, pour cela, il faudrait surtout ne pas liquider le concept.

C'est ce que formule le penseur suédois Andreas Malm, auteur controversé de *Comment saboter un pipeline* (La Fabrique, 2020), dans une charge virulente contre la galaxie Latour. Dans *Avis de tempête. Nature et culture dans un monde qui se réchauffe* (La Fabrique, 2023), l'auteur réaffirme « *l'urgence d'un dualisme* » pour séparer de nouveau ce qui relève de la société (le capitalisme à combattre) et ce qui lui est extérieur (la nature à protéger).

Car, pour ces courants, le dépassement de la scission entre nature et culture n'a pas seulement pour effet de rappeler à l'espèce humaine qu'elle appartient au monde animal. Elle a aussi pour conséquence de ne plus distinguer ce qui relève de l'artificiel et du naturel. Ce que n'aurait pas forcément démenti Bruno Latour lui-même : « *En fin de compte, la distinction des humains et des non-humains n'a pas plus de sens que celle de la nature/culture* », écrivait-il dans *Face à Gaïa*.

« Une question poussiéreuse »

Un texte, en particulier, fait figure d'aveu coupable pour tous les détracteurs de celui que le *New York Times* qualifiait de philosophe français « *le plus célèbre au monde* ». En 2011, Bruno Latour signait un article en anglais intitulé « Aimez vos monstres : pourquoi nous devons prendre soin de nos technologies comme de nos enfants », qui a divisé pour son contenu (il prônait un attachement de l'humain à ses technologies), et plus encore pour son lieu de publication, la revue du Breakthrough Institute, un think tank américain qui pousse des solutions technologiques pour régler les problèmes écologiques... Un argument parmi d'autres que reprend Fabrice Flipo dans son récent *Les Ecologistes sans la nature ?*, dépeignant Latour en « *faux ami* » de l'écologie politique. Le livre s'achève sur une réhabilitation du concept de nature, vu par l'auteur comme « *indispensable pour penser et même fonder l'émancipation* ».

Fabrice Flipo, Andreas Malm, les technocritiques : voici les noms à soumettre aux penseurs proches de Bruno Latour si vous souhaitez les énerver. « *J'ai un peu de mal à voir la qualité du débat* », s'agace le philosophe Patrice Maniglier quand on lui parle de ces livres. Jeter le concept de nature à la poubelle ? « *Une question poussiéreuse* », balaise sa consœur Émilie Hache. On ne peut nier que l'offensive des marxistes et des technocritiques arrive avec quelques années de décalage sur les écrits de Bruno Latour, Philippe Descola ou Baptiste Morizot.

Mais qu'importe, le débat est là, et l'essayiste Philippe Pignarre entend défendre la grande idée de Bruno Latour, dont il a été l'éditeur à La Découverte : « *Le Covid-19 appartient-il à la nature ou à la culture ? C'est un objet biologique qui a émergé en raison de l'action humaine, et qui s'est mué en acteur de la vie politique : plus on avance dans l'anthropocène, moins on peut séparer ces sphères, et c'est cette grande intuition qui traverse l'œuvre de Latour* ».

Patrice Maniglier va plus loin. « *Je ne vois pas du tout l'intérêt du concept de nature, qui reproduit un geste colonial en pensant notre condition planétaire avec une notion uniquement propre à l'Occident* », avance l'auteur de l'essai *Le Philosophe, la terre et le virus. Bruno Latour expliqué par l'actualité* (Les Liens qui libèrent, 2021). Lui prône une « *attitude ouverte au pluralisme* », qu'il qualifie de « *cosmopolitique* ». Voilà justement le sujet de son échange épistolaire avec le philosophe marxiste Etienne Balibar, qui a donné au printemps le stimulant *La Terre ou le monde. Divergences cosmopolitiques* (Mialet-Barraut, 160 pages, 12 euros).

Patrice Maniglier y prend notamment appui sur la lutte paysanne menée par des Amérindiens de la région de Cuzco, au Pérou, où le chef s'adressait à deux entités, l'Etat, mais aussi une montagne sacrée « *qui lui donnait l'autorité de faire ce qu'il faisait* ». Une interaction avec un non-vivant impensable pour un Européen, pour qui la nature est vide de conscience. « *Penser la Terre en commun réclame de se laisser déborder et d'acquiescer. La vérité soit diplomatique, issue d'une négociation avec ces autres manières de voir* », explicite Patrice Maniglier.

Approche hybride

Les points de vue semblent inconciliables : les uns (marxistes et technocritiques) reprochent aux autres (latouriens et penseurs du vivant) de dissoudre une extériorité nécessaire pour fixer une borne à l'action humaine, quand ces autres s'affligent que les premiers ne rompent pas avec l'idée d'une supériorité humaine sur le reste du vivant. Mais il ne faut pas en rester aux apparences : malgré l'antagonisme, de fécondes percées intellectuelles ont eu lieu. Elles avaient déjà commencé dans les années 2010, quand un autre courant de la pensée écologique tentait de faire la part des choses. L'éthique environnementale, née dans les années 1970 aux Etats-Unis pour penser l'implication philosophique de la crise écologique, se proposait de conserver le concept de nature en le renouvelant.

Dans *Penser et agir par la nature* (La Découverte, 2015), les auteurs Catherine et Raphaël Larrère avançaient deux propositions. L'une, de bon sens : « *On ne change pas d'ontologie, ni de façon de s'exprimer, sur simple décision* ». En d'autres termes, si tout le monde parle de nature, autant continuer à utiliser le mot. L'autre, plus philosophique : ne plus voir la nature comme une « *substance* » figée, mais l'appréhender comme « *un ensemble de relations, dans lequel les hommes sont inclus* ». De son côté, dans *La Part sauvage du monde* (Seuil, 2018), la philosophe Virginie Maris proposait de renouer avec le sens antique de *phusis*, où la nature désignait ce qui s'engendre. Soit les milieux, écosystèmes et vies animales qui échappent encore à l'humain, dont un chiffre vertigineux résume l'emprise : quand notre espèce représentait 3 % de la biomasse des mammifères il y a 10 000 ans, celle-ci atteindrait aujourd'hui 36 %, ne laissant que 4 % au sauvage.

« *Le concept de nature est utile pour nommer tout ce qui n'a pas été produit ou transformé par les sociétés humaines, ces processus autonomes qu'il faut préserver* », avance l'écomarxiste Paul Guillaibert. Ses travaux visent justement à intégrer les acquis de la « pensée du vivant » à sa tradition, comme dans *Exploiter les vivants* (Amsterdam, 2023), où la critique marxiste de l'exploitation par la mise au travail est étendue aux animaux, aux plantes et aux écosystèmes. « *Plus on dit que la nature n'existe pas, plus on invisibilise ce qui risque d'être absorbé dans le capitalisme* », appuie le philosophe Antoine Chopot.

Nous l'appelons justement le jour où il met le point final à sa thèse commencée en 2016, qui traite de la manière d'insérer les non-humains dans la lutte écologique. A l'image de ces riverains argentins qui, en 2016, lançaient des « bombes » à graines d'amarante – une plante résistante au glyphosate – dans les champs de maïs transgénique dont les épanages aspergeaient leurs maisons. Ou de ces militants qui se sont appuyés sur la présence d'un couple de balbuzards pêcheurs, une espèce de rapaces mangeurs de poisson protégée par la loi, pour entraver le chantier d'un pont sur la Loire qui menaçait l'écosystème local. « *Ma thèse dit qu'on peut créer une approche hybride, en voyant la nature comme un tissu à la fois humain et non humain, où peuvent se réinventer des alliances entre espèces* », résume Antoine Chopot.

Un sanctuaire à ne pas profaner

Une manière de dire que, pour dépasser la part toxique véhiculée par le concept de nature, les idées ne suffisent peut-être pas. Plusieurs penseurs interrogés s'enthousiasment face aux réappropriations inventées sur le terrain, de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) aux manifestations lancées par Les Soulèvements de la Terre. Comme à *Sainte-Soline (Deux-Sèvres)*, en mars 2023, où des milliers de personnes ont défilé en trois cortèges emmenés par des animaux totems – outarde rose, loutre jaune et anguille turquoise.

Un rapport que résume un slogan inventé sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, et qui a fait le tour du monde : « *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend* ». « *Ce slogan est génial, car il conçoit la nature comme une totalité à laquelle nous appartenons comme humains, au sein d'un ensemble qui nous dépasse* », s'enthousiasme Paul Guillaibert. Quitter le ciel des idées pour le concret : c'est aussi depuis le terrain que Baptiste Morizot invite à affiner le vocabulaire. « *Il y a mille mots qui remplacent efficacement et sans dommage le mot "nature"* », tels que « *non-humains, autres qu'humains, cosmos, milieux, forêt, biosphère, Terre* ».

Comme à Rome, où le Lago Bullicante apparaît à Antoine Chopot comme un « *commun terrestre* ». Autrement dit, une chose vivante en partage, mais qui n'appartient pas qu'aux humains. Ces dernières années, 500 riverains se sont massés autour des superbes pins d'Alep menacés d'être abattus par le promoteur voulant récupérer le terrain, dans la capitale italienne. Et, quand des canotons sont nés, le voisinage s'est spontanément relayé pour veiller à ce qu'ils n'aillent pas sur la route.

Ainsi s'invente une nouvelle manière de prendre soin de la nature, observaient les chercheurs Valeria Cirillo et Allan Wei, de l'Université libre de Bruxelles, dans une conférence sur le Lago Bullicante donnée à l'université de Trente (Italie), en 2023. Une « *préservation dynamique* » incluant des humains, dans un rapport renouvelé au vivant. Et non pas une conservation à l'ancienne, faisant de la nature un sanctuaire à ne pas profaner. Les deux chercheurs avaient intitulé leur conférence « Penser avec les résurgences ». Comme pour dire que, parfois, la nature pense d'abord. Et les mots viennent après.

Youness Bousseina